

# MON SURF MA MÈRE ET LES BEACH BOYS

EN EXCLU PAR LE BRILLANT BRUNO DE STABENRATH\*

**DOUZE ANS, BIARRITZ ET LES PREMIÈRES MONTEES DE TESTOSTERONE DEVANT RHONDA, LA PULPEUSE CALIFORNIENNE A LA PEAU AMBRÉE. OU COMMENT UN PUCEAU FRANÇAIS VIT DANS SA CHAIR LES DERNIÈRES BONNES VIBRATIONS DU FLOWER POWER.**

Le grand amour m'est tombé dessus lorsque j'avais 12 ans, sur la plage de la Madrague. Pas celle de Saint-Trop', bande de snobs ! Je parle du spot de surf à Anglet, la sortie sud de Biarritz où se retrouvaient, en 1973, les accros de la glisse : Australiens, Californiens, Suédois, Sud-Africains, Brésiliens. Ces "watermen" (hommes de l'eau : titre noblissime à Hawaï) lookés exotiques semaient sans le savoir au cœur du pays Basque les premiers bourgeons de la culture surf. Leurs combis Volkswagen multicolores, garés sur le parking à proximité de l'Atlantique, abritaient leur arsenal de guerrier des vagues : planches hawaïennes aérodynamisées, girl-friends profilées (notez que, si j'ai mentionné le surf en premier, ce n'est pas pour vous vexer, les filles, c'est juste le souvenir que j'en ai gardé), matelas pneumatiques, paires de tong, miniglacières, rouleurs de joints, réchauds à gaz, ponchos et radios-K7. Car, si du côté de Frisco, le Flower Power refermait doucement ses pétales, grâce aux surfers, la West Coast distillait dans leurs sonos artisanales les good vibrations de l'endless summer : Mama's & Papas, Doobies Brothers, Doors, America, Eagles, Donald Fagen. Sea, sex & surf, le tableau semblait idyllique. Moins pour les pin-up qui bronzaillaient, patientes, que pour leurs barbus néoprènes, fanas azimutés qui passaient leurs journées entières dans les rouleaux et ne rentraient qu'au crépuscule, épuisés, rincés, comblés.

Puceau curieux et presque jaloux de ces muscle's machos, j'avais néanmoins entrevu la faille. A l'époque, je faisais mes premiers poils et je sentais bien qu'il se passait quelque chose de bizarre dans mon corps. Je devenais lunatique, fiévreux, soliloquant sous le parasol au milieu de mes frères et sœurs, trop jeunes pour comprendre quelle métamorphose m'ha-bite-est ? Je regardais les filles d'un œil étrange : leurs trois bosses sous le fragile deux pièces – les nib's et le mont de Vénus bombé – éveillaient dans mon maillot mouillé des durcitudes douloureuses. Je me traînais sur le sable cramé par le soleil, cherchant de l'ombre ou de l'ambre pour apaiser mon cœur et mon corps des émois cinglants de l'été. Je rôdais sur le parking car, sous les tentes bariolées des hippies

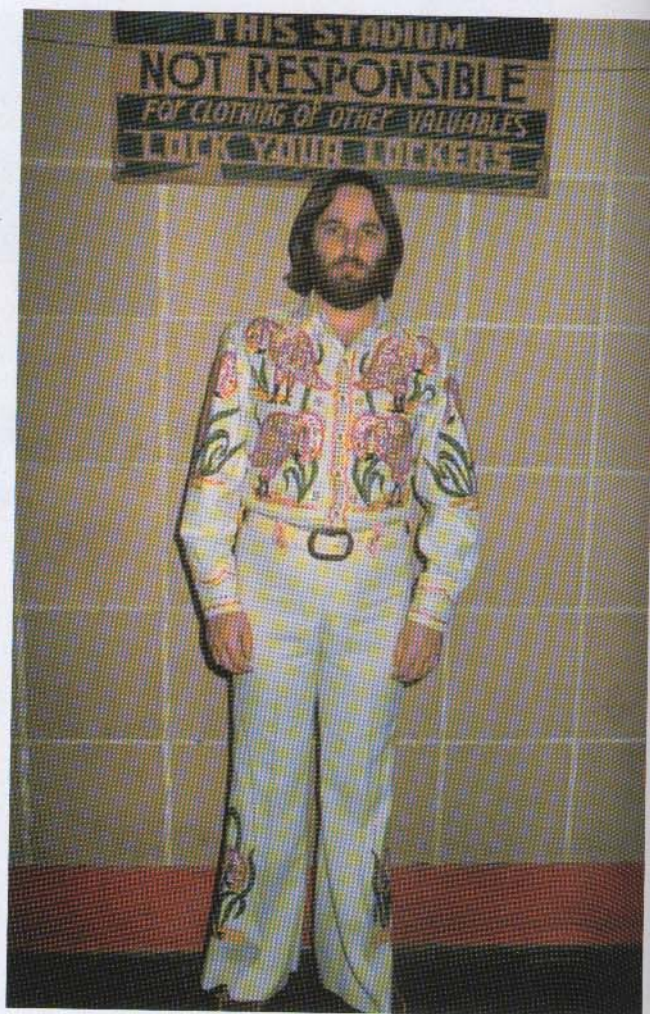


Brian Wilson, l'un des Beach Boys qui aura fait rêver le romantique Bruno de Stabenrath.

accolées aux vans, s'affairaient nonchalantes les demoiselles de la côte sauvage, à peine vêtues, super hyper méga ultracool sexy, ondulant des fesses sur les rythmes psychédélics des autoradios. Elles inspiraient tant l'amour, la nature, l'océan, les oiseaux, le patchouli, le soja en conserve, que je pensais : pourquoi pas moi ? J'ignorais tout au chapitre des femmes, donc j'y allais banzaï "pipeline", dirait les surfers, ou "freestyle" selon les snowboarders. L'une d'elles focalisa mon attention. Peut-être parce qu'elle fut la première à me sourire et à m'offrir une tasse de thé tibétain délicieuse à gerber : "My name is Rhonda, from Malibu." Ronda Phromalibou... quel drôle de nom !

En signe de bienvenue, elle clippa autour de mon cou un collier de petites perles plastiques vertes, jaunes et bleues, et me proposa un pouf marocain. Nous parlions avec les mains. Je me fixais sur ses longs doigts aux ongles vernis qu'elle promenait devant sa bouche ourlée de lèvres californo-négroïdes cerise, puis devant sa poitrine (deux melons juteux qui débordait de son soutien) pour finir sur sa taille dans une pose droite cambrée tonique. Rhonda me tournait le dos pour changer la musique : je plongeais sur ses fesses dont l'une ronde et blanche comme la lune s'échappait du V capricieux de son slip de bain en soie de Bali. Quand elle tournait la tête, ses longues nattes blondes méchées d'or tournoyaient dans son dos jusqu'à lui fouetter la croupe, telle la couronne plumée d'un chef sioux. La conversation s'alourdissait de silences intergalactiques puisque j'ignorais sa langue (quitte à choisir, j'aurais préféré lui rouler une grosse pelle au lieu d'une leçon d'anglais). Quelqu'un dehors cria et lui tendit des jumelles : Robie, son copain, se prenait une grosse vague. "Look", fit-elle, en passant dans mon dos pour me tenir sur la pointe du nez les binoculaires. Je sentais la masse chaude et ferme de ses globes s'écraser voluptueusement contre mes épaules, sa bouche frôler mon oreille...

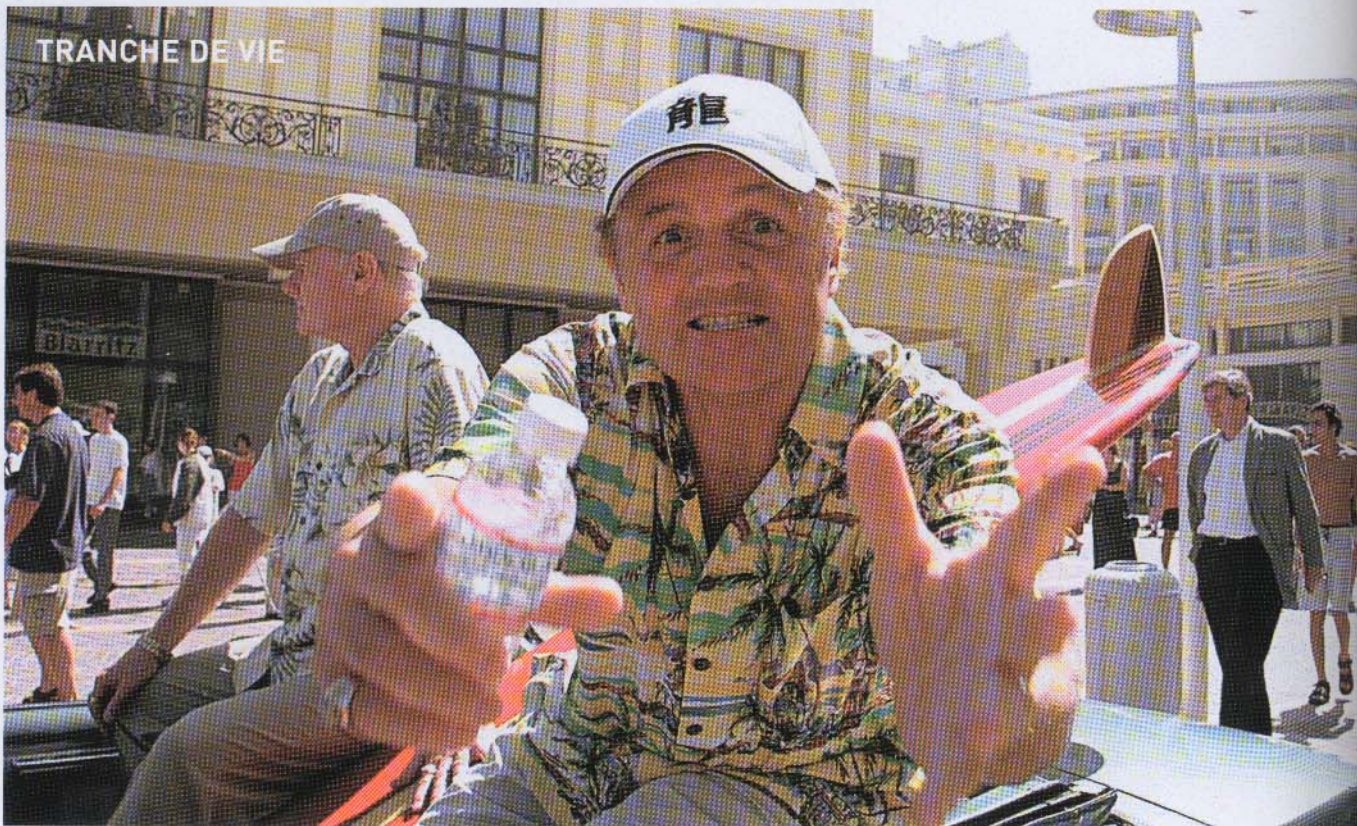
Combien de temps suis-je resté ainsi pétrifié contre son corps, observant par la lorgnette la course intrépide d'un dieu zigzaguant sur l'écume déchaînée ? Soudain, j'entendis des voix limpides superposées dans l'harmonie, des guitares majestueuses, des percussions aquatiques, jaillir de la sono. Rhonda chantait à l'unisson : "Do you love me, do you surfer girl ?" Je lui demandais quelle était cette musique ? "The Beach Boys, honey babe", répondit-elle en allant griffonner un bout de papier qu'elle glissa dans ma poche. Hélas, les portables n'existaient pas à cette époque et je me doutais que son message n'était pas une promesse de retrouvailles, au pire une information. Never mind, il changea ma vie. J'avais été baptisé par les garçons de la plage, initié par Rhonda, que je ne lâchais plus d'une semelle. Il y eût un baiser, un bout de langue rose, une caresse – ma main fébrile sur son sein – puis mon égérie disparut un beau matin de septembre. Après un retour désenchanté à Paris, un trimestre laborieux, Noël arriva. Je demandais à ma mère de m'offrir l'album de ma



symphonie adolescente en lui tendant mon papier magique. Hélas, l'encre de Rhonda avait déteint et j'étais bien incapable de déchiffrer ce qui suivait : the Bea... ? Ze Beatles, articula ma mère (elle prononça Biiiteuuulzeee) avec un grand sourire. Je demeurais perplexe : effectivement, le pire arriva. Dans mes chaussons, entre la crèche et le sapin, je déchirais l'emballage de mon cadeau tant espéré, un 33 tours vinyle : Roméo Fandango & son accordéon magique, 30 succès des Beatles. "Aie, aie, aie, qué tristessa di mortadella di mierda !" Adieu veaux, vagues, West Coast, Rhonda... l'été est un soleil assassin qui vous allume de ses rayons ardents puis, tel un amant volage, s'en va briller ailleurs, vous laissant sombre et désespéré. Je ne revis jamais Rhonda mais, à la première boum de mes 16 ans, j'entendis soudain son hymne déferler sur le dancefloor : THE BEACH BOYS ! hurla le Dj dans son micro. Extasié, je lâchais la main de Charlotte qui, contrariée, alla se faire illico galocher par Michou F., mon meilleur ami. Rien à foutre, mes copains de la plage, Brian, Carl, Dennis, Mike, Al & Bruce étaient de retour. On a les amis qu'on mérite, non ? Euh, au fait Rhonda, quel âge as-tu aujourd'hui ?

\* Auteur du livre *Cavalcade* (Ed. Robert Laffont). "En voie d'être un best-seller, sinon demain j'enlève le haut", dit la rédac' chef.





Mike Love à Biarritz, le Beach Boy reste fidèle à la chemise hawaïenne.

## Avec le leader des Beach Boys, pour de vrai

A L'OCCASION DE LA VENUE DES BEACH BOYS POUR LA SEPTIEME EDITION DU BIARRITZ SURF FESTIVAL, PRODUIT PAR ROBERT RABAGNY LE 16 JUILLET DERNIER, BRUNO DE STABENRATH A INTERVIEWE MIKE LOVE, MEMBRE FONDATEUR DES BEACH BOYS EN 1961, AVEC SON COUSIN BRIAN WILSON.

**Bruno de Stabenrath :** Bienvenue dans notre Surf city, Mike ! Dis, le groupe existe depuis quarante ans... Alors, avec la mort récente de Carl Wilson, celle de Dennis en 83, Brian qui fait sa carrière solo et Al Jardine qui a monté son propre groupe, les Boys que tu représentes aujourd'hui avec Bruce Johnston (membre depuis 1966) ont-ils une légitimité ?

**M.L. :** ... ? C'est quoi, le nom de ton journal ?

**B.D.S. :** *Jalouse.*

**M.L. :** What... G-loose ?

**B.D.S. :** *Jalouse... Jalouse Rock !*

**M.L. :** Ouais ! Ecoute. Les Boys sont LE groupe américain, avec 300 millions de disques vendus, 200 concerts par an, deux N°1 au top one (*Good vibrations* & *Kokomo*). Ça fait longtemps qu'on ne se pose plus cette question de légitimité. Les gens naissent, vivent et meurent avec les Beach Boys.

**B.D.S. :** Ouais... euh, Mike, tu as cosigné plus de 25 titres avec Brian, dont plusieurs number one dans les charts, et vous avez produit avec David Thomas l'excellent *Stars & Stripes*, vos chansons interprétés par les stars du Country, Lorrie Morgan, Willie Nelson, Timothy B. Schmit. Dis-moi, à quand le volume 2 ?

**M.L. :** Tu as aimé ? Tant mieux ! Le projet tient toujours, Kenny Rodgers est partant, Joe Jackson est ravi. Les chanteurs, on les aura. C'est juste qu'il faut se mettre d'accord avec Brian et David sur le choix des titres.

**B.D.S. :** *Darlin, Surfer Girl, God Only Knows, California Girls* ?

**M.L. :** Why not ? California, c'est l'hymne des Beach Boys.

**B.D.S. :** Vous le jouez toujours en intro pour le concert de ce soir ?

**M.L. :** Les gens viennent pour ça... (il chantonne) "I Wish They all could be California Girls".

**B.D.S. :** C'est votre cinquième venue en France depuis 1964 mais vous n'avez jamais interprété live *The Warmth of the Sun* ! Les harmonies vocales sont trop complexes pour la scène ?

**M.L. :** Non, c'est juste une ballade. Ça ne se prête pas au concert en plein air. J'te signale que Willie Nelson l'a fait, lui.

**B.D.S. :** Ok, Mike, et merde pour ce soir.

**M.L. :** Don't worry, baby.

### CDGRAPHIE

2001 : *The Very Best of the Beach Boys* (Emi).

1998 : *Perfect Harmony, the Beach Boys Essential, Limited Edition* (Emi).

1996 : *Pet Sounds - The Beach Boys* (Capitol).

1996 : *Kowabunga, The Story of the Surf Music* (coffret Rhino Records).